

Richard Abibon

Commentaire sur

L'enfant au lieu des ancêtres de sa mère, et son psychanalyste

D'Olivier Douville

Olivier, il me semble trouver dans cet article la même dichotomie que dans le précédent article que j'ai commenté. Je l'appelais *schize*, à ce moment là.

- D'un côté une partie théorique très érudite qui, faisant le tour de ce qui s'est écrit sur le sujet, en dynamite la partialité, certes mais, à mon sens, sans aller jusqu'au bout du démontage de la pensée culturaliste.
- Une partie pratique impressionnante, dans laquelle il me semble que ce dynamitage est mené au bout.

Dans la partie théorique, il me semble que le lien n'est pas assez fait entre les diagnostics d'enfant-ancêtre et de psychotique, phobique, autiste, etc. Le modèle occidental de diagnostic n'est pas plus valable, ou alors tout autant valable. Tu relèves qu'il peut être maladroit de nommer un enfant « enfant-ancêtre », ou nit ku bon, ou n'importe quel vocable, parce que les cultures sont beaucoup plus interpénétrées qu'on ne le croit, et que les migrations les ont gravement affectées. La maladresse consiste à stigmatiser un enfant, à le confiner à une place qui le bloque dans son développement, c'est-à-dire que, malgré l'effort qu'on fait pour employer les mots d'une autre culture, on risque de ne jamais employer le bon mot, ni donc de qualifier la bonne situation, oubliant dans tous les cas qu'il ne s'agit que de mots.

Il en est exactement de même dans les pays occidentaux, où c'est la culture psychiatrique qui se mêle à la culture psychanalytique, le lacanisme au kleinisme, les thèses anglo-saxonnes aux thèses françaises, qui se démultiplient les unes et les autres en d'innombrables systèmes de diagnostic, sans compter les divergences monumentales d'opinions au sujet d'un même *patient* pour ceux-là même qui partagent les mêmes références diagnostiques.

Douter du diagnostic, comme tu le fais ici, n'est jamais que rentrer dans la problématique du diagnostic, comme si quelque part il existait, dans le paradis idéal du savoir, LE bon diagnostic :

Flambaient alors les dites psychoses puerpérales, qui de psychose n'en avait que le nom (Douville, 1996 ; Douville et Galap, 1999).

Une psychose n'en a toujours que le nom, puisque c'est un nom. Cela supposerait un réel de la psychose en dehors de tout discours ? Mais alors ça ne s'appellerait pas psychose non plus ; ça ne s'appellerait pas, tout simplement, car le réel est impossible. Cette simple phrase montre que pour certains auteurs (dans un certain discours) c'est de la psychose, et pour d'autres auteurs (dans un autre discours) ça ne l'est pas. Ce débat est aussi vieux que la psychiatrie, et à propos d'à peu près tous les cas.

Même l'idéalisation du maître Henri Collomb montre qu'il reste, dans le fond convaincu de son propre système : Convaincu que les cultures traditionnelles africaines ont su élaborer des conceptions de la maladie mentale intégrée dans les ordres cosmiques et les strates du social, il plaidait pour une reconnaissance de la dimension sociale de la " maladie mentale " (Collomb, 1979, 1985).

Oui, les guillemets sont de rigueur car il ne s'agit de maladie que dans l'esprit occidental, il me semble, du moins si tu reprends Collomb à la lettre, car moi, je ne l'ai pas lu, je n'ai fait que voir son fameux film sur le N'doep. De la même façon, en occident, autrefois, lorsque quelqu'un était convaincu de sorcellerie, *ce n'était pas* de la maladie mentale : c'était de la sorcellerie.

Ainsi, lorsqu'une dame africaine me parle, depuis des années des démons qui la possèdent et la tourmentent (j'en ai parlé dans mes deux derniers livres), je ne dis jamais dans ma tête : « schizophrénie », par exemple, je réponds que je ne demande qu'à entendre ces démons, car s'ils sont là c'est qu'ils ont leurs raisons d'y être et qu'il nous faut connaître leurs raisons, si elle veut qu'ils s'en aillent. Et en effet, ils parlent : dans sa langue maternelle, l'ingala, et ensuite elle me traduit.

De même lorsque tu cites le classique livre des Ortigues " Œdipe africain ", tu signales : nous voyons qu'il fourmille d'une clinique de l'adolescence qu'on chercherait en vain dans ce que définissent les nosologies traditionnelles. C'est bel et bien à une clinique des effets des déracinements et des transplantations rapides que le service de psychiatrie, ses soignants et ses savants, avaient affaire.

Pourquoi serait-ce les déracinements et transplantations qui changeraient la clinique et non *un regard différent* porté sur ces phénomènes ? Et pourquoi pas les deux ? Pourquoi le livre des Ortigues ne démontrerait-il pas tout simplement la non validité des nosologies traditionnelles, non pas pour l'Afrique, mais... partout ? Je constate tous les jours cette non validité depuis des lustres que je travaille en France dans les hôpitaux, alors ça ne m'étonne pas qu'elle ne soit pas valable non plus en Afrique.

Précisons les définitions. La figure de " l'enfant qui part et qui revient " est, en 1968, une pièce maîtresse de la thèse de A. Zempleni. La description précise est cliniquement hétérogène. S'y rassemblent des dysharmonies, sans nul doute quelques cas d'autismes, des phobies archaïques.

Vu les batailles diagnostiques auxquelles j'ai déjà assistée à propos des dits autistes notamment, je ne peux qu'être très sceptique. Les dysharmonies renvoient à un certains systèmes de diagnostic, elles n'existent pas dans d'autres systèmes, tout aussi occidentaux. De même, lorsque j'ai commencé ma carrière on ne parlait pratiquement pas d'autisme : c'est venu à la mode ensuite. Dans 10 ans il y aura une autre mode, c'est sûr.

Et encore :

Le travail de Zempleni est passionnant, il montre non pas ce qu'est un " enfant-ancêtre " mais plus ce que libère comme possibles stratégies de soins individuelles et collectives l'établissement coutumier d'un diagnostic d'enfant-ancêtre. Il ne semble pas même que le terme de diagnostic soit si justifié. Qualifier un enfant de la sorte est au fond l'étape première, celle qui permet la mise en place de ritualités, ou, mais ce n'est pas une constance de consultations traditionnelles diverses.

Ce vocable désigne celui qui, dès son plus tendre âge, est absorbé dans une forme de conversation obstinée avec le monde des ancêtres, au point qu'il est supposé qu'un ancêtre reparle à travers lui. . Ces derniers seraient ses partenaires privilégiés, qui se chargent parfois de revenir à travers lui se manifester aux vivants.

Ceci dit bien qu'il n'y a pas *d'être* de ces enfants. Eux-mêmes configurent vraisemblablement leur modalité de présentation en fonction de ce qu'ils savent des enfants nit ku bon, savoir qui leur est transmis et auquel ils se conforment. Mais c'est comme dans la psychiatrie et notre société ; il s'agit d'un échange entre un sujet et la collectivité dont il est membre, médiatisé par des corps de savoir : ici le savoir traditionnel, là le savoir psychiatrique. En définitive, c'est ce que tu dis ci-dessous, où nous nous retrouvons d'accord :

Pour intéressante que soit la donnée anthropologique et pour nécessaire aussi que soit rappelé que la désignation d'un diagnostic suppose des interactions et parfois des négociations entre des systèmes de représentations autochtones et allogènes (Douville et Galap, 1999),

Bref, le culturalisme se révèle une pensée à courte vue, et je crois que c'est ce que tu cherches à démontrer. Mais le culturalisme ou encore l'ethnopsychiatrie, n'est pas le tout de la pensée anthropologique. C'est pourquoi à partir de ceci :

. Entre l'enfant qui se présente comme le parent de ses parents et l'enfant qui meurt et revient, il y a plus d'une nuance, il y a toute l'épaisseur d'un fossé métaphysique. L'aspect funèbre de cette appellation (qui transcende et rend dérisoire toute réduction syndromique et comportementale) est particulièrement mis en lumière dans le très beau texte de H. Collomb, paru en 1974, " L'enfant Dji " (autre nom donné à l'enfant qui part et qui revient). S'y désigne ce rapport particulier à la mort des enfants (et, de ce fait, à l'enfant mort) chez des mamans sénégalaises qui perdaient plusieurs enfants de suite.

...il me vient de rappeler ici que, pour Lévi-Strauss, tous les enfants, dans toutes les cultures, sont des représentants des morts. Ce pourquoi, dit-il, dans notre société, on les amadoue avec des cadeaux à Noël, comme d'autres sociétés tentent d'amadouer les esprits des morts par des offrandes. La résurgence d'Halloween en Europe en donne un indice. Le simple fait qu'on donne fréquemment à l'enfant le nom d'un grand parent en témoigne, mais même si le nom ne vient pas en témoigner, les choix de comportement ou de métier viennent le signifier. Dans le langage populaire on dit souvent qu'il y a une loi de « saut d'une génération ».

Les enfants pas comme les autres n'échappent pas à cette règle. Ils sont peut-être un peu plus inquiétant que les autres, c'est tout. Chez nous comme ailleurs.

" Da Paxer ", " Nit ku Bon ", " Dji " : les vocables se succèdent les uns aux autres, les terminologies se côtoient. Aucune analyse linguistique poussée n'a été tentée, du moins à ma connaissance. Ce modèle s'hypertrophie . On voit même, chez T. Nathan, dans un effet de généralisation qui donne le vertige, des cas d'enfants kabyles décrits comme des enfants-ancêtres .

Alors Lévi-Strauss doit être encore plus vertigineux ! Car tout l'effort de sa théorisation vise à dépasser les clivages culturels pour montrer que, à travers des diversités infinies, les cultures ne sont jamais que des modalités de la même structure. j'en dirais autant pour les diagnostics.

C'est là où j'ai une certaine différence de point de vue avec toi lorsque tu affirmes :

Parvenu à ce point de généralisation où tout s'essouffle à force de s'équivaloir, la catégorie considérée se démembrer et se redistribue sur deux plans :
- soit la tautologie selon laquelle est enfant ancêtre tout enfant à propos de qui on puisse affirmer qu'il est " parent de ses parents ".

...Car j'ai côtoyé ici même des tas de gens disant avec amertume cela de leurs parents, quelle que soit leur origine.

- soit une analyse fine, mais alors strictement anthropologique des rites coutumiers dont bénéficie une mère qui a l'infortune de perdre plusieurs enfants de suite, le dernier-né, survivant a alors la " réputation " évidemment métaphorique d'incarner les enfants aimés et perdus. Ces recherches anthropologiques qui portent sur ces rituels de réparation (Eschliman, 1982, Lalleman, 1993) sont utilisées sans grande prudence par les psychiatres et les psychologues africains qui tentent encore de parler d'enfant ancêtre.

Mais on rencontre ça très très souvent en France ! l'enfant qui vient après des enfants morts ou des avortements, en porte le poids, toujours ! Il n'y a là aucune spécificité africaine. Il faut voir ici, les gens qui s'épuisent encore à dresser des arbres généalogiques sur plusieurs générations de façon à retrouver l'origine du trouble chez tel ou tel ancêtre. Pour mémoire je peux citer la « Marguerite » de Jean Allouch, dans lequel il soutient une origine de la psychose de Marguerite à un accident survenu à l'arrière grand-mère. Dans la mesure où ce n'est pas Marguerite qui le dit, je considère cela comme pur délire interprétatif. C'est là que revient la question du *sujet de l'énonciation* que j'ai déjà développée dans mon précédent commentaire.

On voit quel effet d'accélération assez risqué va venir positiver cette notion, qui n'est le plus souvent rien d'autre qu'un mot-valise, dans le sens d'un diagnostic applicable à de nombreux enfants de familles issues pour la plupart de divers pays africains, de divers peuples de ce continent, et qui sont loin de donner la même acception à cette notion, ni la même centralité.

Ce qui manque donc à cette approche, c'est de se retourner à l'identique sur les modes de traitements occidentaux, et même psychanalytiques. « Un diagnostic applicable à de nombreux enfants » est, pour moi, par définition à côté de la plaque, car il pulvérise l'individualité et la complexité du parcours de chacun sous une généralisation abusive... que je retrouve cependant, mais à un niveau véritablement universel, celui de la structure du langage, au-delà de toutes les cultures qui ne sont que *modalités* du langage. L'universalité à laquelle je me réfère n'est pas de l'ordre d'un *être* (il est ceci, il est cela...) mais d'un *rapport* entre chaque sujet et son environnement immédiat, l'autre, qui véhicule fatalement un rapport à l'Autre c'est-à-dire la structure du langage, quelle que soit la langue, médiatisée par toutes les formes possibles et imaginables de mythes et de rites.

Au fond tu t'inscris contre les généralisations et pour une spécialisation en fonction des cultures et de leurs complexités. Je serais plutôt Lévi-Straussien et psychanalyste : toutes les cultures renvoient en définitive à LA culture qui est la structure du langage, et à partir de là, c'est chacun qui est particulier.

C'est pourquoi je ne peux pas te suivre dans cette affirmation, qui reproduit à mon sens les erreurs du culturalisme que par ailleurs tu dénonces :

On trouve là un fond de théorie à rationalité traditionnelle qui boucle le temps de la génération qui vient sur celle des générations précédentes (, cet axiome correspond à une logique qui suspend le temps et découpe l'ordonnance des parentés et des lignées (Lutz-Fuchs D, 1994) , il ne convient pas de l'aborder avec un surplus d'imaginaire qui renverrait à des modèles propres au fantastique " gothique " européen ;

Il n'est pas question pour moi d'un surplus d'imaginaire qui serait spécifique de cette approche tandis qu'une autre en serait dépourvue. Ça éviterait d'africaniser l'Afrique, ce qui revient à continuer de les prendre pour des Aliens. Ça l'humaniserait plutôt du côté de tout ce qu'on connaît d'autres cultures que ce soit l'occidentale, les mélanésiennes, les chinoises, les américaines, les précolombiennes. Cette proximité de l'enfant avec les morts, dernier parti ou pas, je la rencontre tous les jours ici.

De même lorsque tu dis : Mais ceci ne peut être qu'un détail, et qui n'apporterait pas grande objection, si sur des faits aussi ténus, on ne parlait pas si aisément en France d' " enfants-ancêtres " !

Il se trouve que j'ai eu sur mon divan beaucoup de gens se plaignant d'avoir dû être les parents de leurs parents ; ce n'est pas quelque chose de culturellement marqué dans notre société, mais je fais l'hypothèse que c'est quelque chose d'universel que, par contre, les bambaras ont culturellement marqué. Disons que chez nous, c'est culturellement marqué comme « autisme » par exemple. A une époque c'était « arriérés profonds » ; à une époque encore antérieure c'était : « enfants sauvages ».

Je ne vois donc aucune spécificité culturelle à ces phénomènes. C'est plutôt vers la modalité individuelle qu'il faut orienter nos oreilles, ce que tu dis clairement ici :

Bien évidemment la façon dont chaque mère adopte et fait de ses théories le matériel de construction d'un ouvrage de deuil est loin d'être identique d'une femme à une autre même si elles sont de la même culture, du même village, de la même famille

C'est ce que j'essaye de dire depuis le début et là, nous sommes en parfait accord.

Il conviendrait donc de nous mettre d'accord plus avant sur les termes employés, car :

Ceci étant, on voit, que par une fidélité obstinée aux dogmes les plus éculés de la psychologie occidentale, on risque de méconnaître ce que disent les théories africaines de l'ouvert et du tiers, et, de plus large façon, on passe sous silence la façon dont est nommée et comprise (ce) qui fait effraction dans les relations duelle.

Les dogmes les plus éculés de la psychologie occidentale, je suis bien d'accord : à ne pas confondre avec la théorie psychanalytique ni avec l'anthropologie structurale, qui font

parfaitement bon ménage. Or, c'est vrai : les dogmes les plus éculés de la psychologie occidentale infectent pour une bonne part les théories psychanalytiques et culturelles.

La théorie psychanalytique est tellement révolutionnaire que, il faut bien le dire, peu de gens l'ont comprise dans sa subversion radicale, la rabattant plutôt sur ces dogmes. Quand je vois des psychanalystes faire confiance aux tests, ou aux diverses grilles diagnostiques circulant dans leur sphère culturelle (et tous ne se réfèrent pas à la même !), je me dis qu'y a encore du boulot ! Qu'y a-t-il de commun entre un Bergeret, un Szondi, un Lebovici et un Lacan ? Les trois premiers me semblent des exemples typiques de cette infection, le quatrième tente de prolonger la subversion freudienne. Mais j'irais plus loin : qu'y a-t-il de commun entre le premier Lacan (encore très marqué par la psychiatrie), celui des premiers séminaires, donc du séminaire sur les psychoses, et le dernier, celui du *Sinthome* et de *La Topologie et le temps* ? Et pire : ne serait-ce que dans *Le Sinthome*, je relève des positions parfaitement contradictoires qui reflètent la profondeur du conflit en Lacan lui-même.

Là aussi, il y a du tri à faire ; pas seulement dans les diverses approches culturalistes !

C'est, au fond, le même conflit qu'il me semble lire dans ton texte. Car si, dans la dernière citation que je viens de faire, tu prêches pour un « bon » culturalisme, celui que prendrait « vraiment » en compte « les théories africaines » (J'imagine que chacun des auteurs qui s'engagent dans leurs écrits se pensent les tenants de la « « bonne » théorie, moi y compris ; c'est bien ça le problème), il me semble que tu franchis un pas dans la citation suivante :

Je prendrai ici comme argument que le plus souvent l'enfant dit enfant-ancêtre est le dépositaire de l'infantile maternel, qu'il est en quelque sorte la part non traduite, non transcrite du rapport à l'origine

D'une part, tu prends soin de dire « dit-enfant-ancêtre », comme je le fais toujours lorsque je parle des dits-autistes et de dits-psychotiques : tu reconnais qu'il n'y a pas d'être de ce dont on parle, il n'y a que discours, ce qui implique la nécessité de nommer le sujet de ce « dit », le sujet de l'énonciation. D'autre part, ce que tu dis là quant au contenu, eh bien *je* pense (sujet de l'énonciation nommé) que c'est vrai de tout enfant, et spécialement lorsqu'il va mal. Tout enfant est « dit » par ses parents avant qu'il soit né, et ceci dans un dialogue avec les parents des parents. Parfois ce dire est catastrophique, et l'enfant s'en retrouve prisonnier : c'est vrai partout et de tout temps.

C'est ce que j'ai montré dans mon analyse du mythe d'Oedipe, dans lequel toute l'histoire survient du fait de ce « dire » de l'oracle sans lequel rien ne se serait passé. Ce n'est nullement une question de contenu (« tu tueras ton père et tu coucheras avec ta mère »), c'est la question du sujet de l'énonciation : si cette parole est prise comme un réel, elle échappe à tout sujet de l'énonciation. Ce n'est pas l'oracle qui le dit, il ne fait que transmettre le verdict des dieux qui, eux, ne sont pas là. De ce fait ce n'est plus une *parole* dont on peut dire du sujet de l'énonciation : bah, *il l'a dit*, mais il peut se tromper, c'est un *réel* objectif. Et ainsi *ça devient réel*.

C'est pourquoi je n'ai pas pu me mettre d'accord avec Huo Datong qui soutient encore qu'il n'y a pas d'Œdipe en Chine au prétexte que là bas, il est culturellement de coutume que les enfants dorment avec les mères. Ce faisant, il s'attarde au *contenu* et non à la *modalité énonciatrice*. Il voit la modalité culturelle au lieu de lire l'universalité structurale qui est dans cette *dialectique du sujet de l'énonciation avec l'objet de l'énoncé*.

Et donc lorsque tu dis :

Il, est à regretter que la catégorie " enfant-ancêtre " soit souvent positivée sans prudence aucune et a valeur d'argument.

Je ne peux qu'y voir toujours le même structure, celle qui promeut le contenu de l'oracle, le diagnostic dit « objectif », pris pour un réel, au détriment du « *qui énonce quoi et dans quel contexte* ». Faut voir ce qu'on fait aux enfants, ici, africains ou pas, avec les diagnostics précoces d'autisme par exemple ; mais, quel que soit le diagnostic, c'est toujours meurtrier. J'en ai donné quelques vigoureux exemples dans mon livre sur l' »autisme ». C'est ce qu'il me semble que tu dis dans cette phrase, mais je ne retrouve pas cette formulation partout ;

Donc, je ne sais trop si c'est la contamination de tes lectures qui transparaît dans l'ensemble du texte théorique, ou si c'est pour relativiser ces prises de positions que tu les examine, dans une formulation qui ne laisse pas voir clairement ta position théorique (car ta position *pratique*, elle, est lumineuse). Je pencherai peut-être pour la deuxième solution, dans la mesure où tu aboutis à un retour au maître en la matière, Devereux, dont tu cites cette opinion :

Pour Devereux, chaque être humain s'il est un échantillon complet de " sa " culture devient, en raison de ce présupposé, un représentant de l'humanité entière.

...dans laquelle je me retrouve totalement. Il n'est pas sûr que Devereux soit lui-même clair avec lui-même là-dessus (faudrait voir le contexte), mais je choisirais de prendre cette référence au sens Levi-Straussien du terme, ce qui m'amène logiquement aux mêmes positions que celles que tu affirmes avec force ici :

Je plaide ici pour une conception " œdipienne " du sujet qui en fait aussi l'héritier d'histoires singulières composites où des lignées et des références plurielles se rencontrent se croisent et luttent parfois l'une contre l'autre. Je ne tiens pas d'un point de vue clinique à réduire l'enfant venu au Monde nouveau à un élément absolu d'une cosmogonie ancestrale. Ceci est, bien entendu, un point de vue cliniquement engagé. Il est, en revanche, parfaitement compréhensible et même souhaitable qu'un anthropologue cherche, lui, à objectiver la place de l'enfant mythique comme carrefour des représentations cohérentes au regard de la structure mythologique et cosmique.

Là je me retrouve dans mes baskets : d'un côté il y a un point de vue, un engagement : c'est la psychanalyse. J'aurais aimé cependant que cet engagement soit plus précisément posé du côté de la subjectivité, puisque ce que tu y opposes, enfin, à ce que je crois lire, c'est l'objectivité de l'anthropologue.

Ceci dit ça pourrait se discuter aussi : dans quelle mesure un anthropologue n'est-il pas lui aussi subjectivement engagé ? Quelle valeur pourrait avoir l'objectivité qu'il croit pouvoir défendre ? Mais on n'est pas obligé de tout débattre à la fois.

Je me permettrai donc de détourner ce propos :

C'est dans une constante ignorance des données de l'anthropologie structurelle qu'il peut être postulé une unité de lieu et de temps faisant se jouxter solidairement mythe et rite, diagnostic coutumier et soin spécifique.

Oui, je me situe dans cette ignorance, car il est une chose que j'ignore fondamentalement : c'est comment tel sujet s'intègre lui-même dans sa culture et dans les conflits de culture. Chaque sujet a son mode d'intégration : lui seul peut nous en dire quelque chose et dans ce registre, il y a grand danger que tout savoir ne fasse écran.

C'est la principale critique que je formule à l'égard de ce qui se nomme ethnopsychiatrie, qui pense, elle, dénoncer le non savoir culturel des autres praticiens.

En ce sens, je me retrouve d'accord avec ton affirmation :

Il serait naïf et sot de notre part d'espérer remonter conceptuellement à l'ordre symbolique propre à une communauté villageoise stable, du moment où il nous est présenté un supposé enfant-ancêtre, pour comprendre et soigner ce dernier.

Bien sûr ; c'est ce que je disais plus haut : dans ces bouleversements, chacun ne peut que se situer d'une façon singulière. Au dispensaire où je travaille, nous avons parfois des gens qui viennent se plaindre de l'ethnopsychiatre qui les suit en disant : qu'est-ce qu'elle raconte celle-là ? Elle veut que je retourne en Afrique chercher une poignée de terre de mon village pour la ramener ici ? N'importe quoi.

Ou encore : elle nous explique un jour, sans honte, qu'elle a dû apprendre à une de ses patientes l'existence du N'doep ! Celle-ci n'en avait jamais entendu parler et donc n'en avait rien à battre, d'autant qu'elle n'était pas vraiment originaire de l'ethnie où ça se pratique, même si elle était du même pays. Qu'à cela ne tienne : elle a *prescrit* un N'doep pour cette dame, lui enjoignant de retourner en Afrique pour ce faire, ce qui lui collait sur le dos, à elle et à sa famille, non seulement un coûteux voyage au pays (qui n'était plus le sien) , mais les frais de cérémonie qui sont parfaitement dispendieux.

Comme tu le dis fort bien :

Ce pan de réalisation symbolique se déroulera **sans que je participe à la prescription** là n'est pas mon rôle.

La suite, en effet, lorsque tu t'engages dans le récit de ta pratique, est à mon sens bien plus parlante et lumineuse. On y retrouve l'antithèse de cette ethnopsychiatre que je viens d'évoquer :

Je fais le pari que je peux recevoir des patients africains sans créer le moindre dispositif " spécial " à leur attention.

Oui, moi aussi bien sûr ; il suffit d'avoir des oreilles.

J'affirme assez résolument que je ne partage pas la conception qui réserverait aux seuls patients occidentaux la possibilité d'avoir un accès à leur division subjective et à leur incomplétude. Je ne pense pas non plus que l'interprétation ait fonction de restaurer le sujet dans une mythologie spécifique.

Totalement d'accord. La division subjective est parfaitement universelle.

j'interprète donc : « vous rêviez à partir de ce que vous entendiez et ressentiez physiquement de cet enfant qui n'était pas endormi alors quand vous dormiez », puis « après quelques échanges autour de cette phrase de bon ton « ce qui vous fait peur dans ce rêve, mais il y a la force d'aller au bout de cette peur, c'est que la parole de l'enfant est incompréhensible comme s'il n'était pas né dans le berceau de la parole ».

Je suis impressionné : ça c'est une réponse !

nos amis africains savent faire la différence entre la transmission symbolique et la contamination imaginaire.

Disons... celui-là, il sait, encore que les indices sont bien minces ; parfois, le surnom qu'on donne à un enfant témoigne bien d'une contamination imaginaire, mais le nouage de l'imaginaire et du symbolique est une chose très complexe : on ne peut pas, à mon sens, faire la part de l'un et de l'autre de façon radicale et assurée.

. Continuer sur ce thème de l'enfant ancêtre aurait été pour ma part affilier la fillette à une seule lignée, à une seule ancestralité dont je serai devenu, la squattant, le représentant blanc, l'auxiliaire surmoïque.

En effet et c'est ce qui arrive en occident chaque fois qu'on pose un diagnostic, quel qu'il soit, mais spécialement si c'est un diagnostic accompagné de paroles irrémédiables, du style : elle ne s'en sortira pas, elle ne parlera jamais etc. ou encore : elle devra prendre des médicaments toute sa vie...

Coumba était une présentification d'une nostalgie mélancolique, de cette part de l'infantile maternel et paternel qui n'avait pas été " sacrifié " symboliquement par l'un et l'autre parent. Ils ont renoncé très vite à croire à cette désignation, ce qui a pu contribuer à ce qu'ils affrontent eux-même ce qui, de leur propre infantile les captivait bien trop.

Voilà, c'est là l'essentiel : ils ont cessé de *croire* à une parole qui n'était pas la leur. Et ceci tout simplement parce que tu leur as redonné la parole. Cette parole à laquelle ils croyaient était un *supposé savoir*, comme lorsque tout le monde croit à l'oracle formulant le destin d'Œdipe. Il se produit le même phénomène qu'avec n'importe qui : c'est la croyance en un *supposé savoir* qui fait perdre aux gens leur confiance en eux-mêmes, pour la confier à quelqu'un d'autre. *Savoir médical* ou *savoir des ancêtres*, peu importe. Le drame est toujours, pour un analyste, de croire lui-même au *savoir* qu'on lui suppose.

En tout cas merci de nous faire part ainsi de ta pratique : ça ne peut que donner des idées à tous les praticiens, de l'espoir à tous ceux qui sont enfermés dans une parole supposée contenir un *savoir objectif*.

dimanche 14 février 2010

PS.

Ce travail m'a fait rêver. Je ne peux donc pas le laisser en plan comme s'il n'avait pas eu un grand effet sur moi. Voici :

En Afrique, je cherche mon chemin. Il me semble qu'Entebbe est mon but. J'arrive à un carrefour de 4 routes avec quelques rares maisons sur la gauche, une route déserte sur la droite. Des petits gamins à l'air hostile, portant des machettes sur l'épaule semblent attendre je ne sais quoi. C'est peut-être plutôt des filles. Je me méfie. Arrive ce que je redoutais : elles traversent la route au moment où j'arrive. Je suis obligé de m'arrêter. Regard hostile vers moi. Est-ce que ça va être l'affrontement ? Non, elles achèvent de traverser la route, je peux passer ; je prends sur la gauche un petit chemin de cailloux blancs. Au bout, c'est une impasse. Je vais retourner là où sont les filles ; ça me plait pas, mais bon.

Je me retrouve à la croisée des chemins.

Y'a aucune indication en Afrique ! Je me décide à prendre la route déserte sur la droite initialement, mais cette fois elle est sur ma gauche.

Je décolle aux commandes d'un petit avion noir, du style des avions de la seconde guerre mondiale, un Zéro ou un curtis quelque chose comme ça. Je l'ai emprunté. C'est bon de voler à nouveau. Je monte progressivement ; je survole Marseille ; je suis encore pas très haut, à la hauteur des derniers étages des immeubles ; j'ai décollé du Massif Central ; et je suis parti plein sud : c'est normal.

Je parle avec Claude, une analysante. Je lui conseille de s'établir dans un endroit élevé en tenant compte du prochain tremblement de terre, qui va peut-être faire surgir un nouveau continent ; si elle choisit judicieusement son emplacement, elle aura de la terre et elle sera à l'abri. Ce sera proche du dernier tremblement de terre, forcément, donc du côté d'Haïti.

Tout est noir : l'Afrique, l'avion, Haïti, et Claude, qui est originaire d'Haïti. La croisée des chemins, c'est choisir une orientation et spécialement une orientation sexuelle. Ça se fait à la rencontre des petites filles munies de machettes : la menace de castration. Le choix de la route se fait après être passé derrière le miroir, puisque celui-ci inverse la droite et la gauche. Traverser le miroir, c'est traverser la menace de castration.

Le chemin de cailloux blancs me fait penser au petit poucet qui, lui aussi, avait des problèmes d'orientation. Mais c'est une impasse. Au bout, une grille blanche ouvragée, quelque chose qui a l'air bien inoffensif, voire calme et tranquille, mais qui m'oblige à rebrousser chemin vers la menace. Cette grille, je la lis à présent comme un sexe féminin, avec une menace inversée, comme dans le miroir qui n'inverse pas seulement la gauche et la droite, mais aussi le devant et le derrière. Je vois le sexe devant, il est plaisant, la beauté faisant écran à la menace que je vois derrière et qui cependant me fait reculer. Cette reculade se produit du fait d'une dénégation : non ce n'est pas le sexe féminin, joli et plaisant, qui me fait reculer, car la menace est derrière, vers l'enfance, là où la mémoire a rencontré quelques petites filles armées de machettes. Et lorsque, devant, c'est fermé, il ne sert à rien d'insister, il vaut mieux affronter la castration laissée derrière. Le petit Poucet était, lui aussi, coincé entre, derrière, des parents abandonniques (mais gentils), et, devant, un ogre accueillant (mais très méchant).

Je pense soudain que Marseille est la ville de ma tante Sylvie et que peut-être Claude me fait penser à elle, peut-être à cause de sa légère corpulence et de sa jovialité. C'est là aussi où sont enterrés mes parents.

Entebbe est la capitale du Centrafrique, lieu où a sévi Idi Amine Dada. Il s'est beaucoup servi de la machette contre son peuple. Mais je crois que l'essentiel est d'aboutir au centre de la problématique qui est le sexe comme tel. NTB : Nik Tu Bon, les enfants dits-autistes de l'Afrique, sur lesquels je travaille depuis quelques jours dans le texte d'Olivier Douville. En fait, il ne s'agit pas de Nik Tu Bon, mais de Nit Ku bon : l'inconscient n'est pas

à une inversion de lettres près. La sonorité évoque et donc appelle cette inversion, d'autant que le ku bon entraîne le désir de Niker. Ça me fait donc penser à niktamère, l'un des cris de ralliement des banlieues. Le problème de l'autisme, comme celui de la psychose, est évidemment lié à l'inceste. Le succès du vocable Nit ku bon évoqué par Olivier Douville, contre d'autres vocables issus d'autres langues africaines (enfant dji, Enfant Houphouët, Da Paxer), s'expliquerait volontiers par cette sonorité pour le moins parlante, au moins en français. Je poserais même l'hypothèse que c'est là la source de l'envahissement précipité de ce vocable dans la pratique ethno psychiatrique.

Aux commandes de mon phallus volant, noir comme l'Afrique, venant du massif central où j'ai passé mon enfance, je survole donc la ville de mes parents, via une première étape par la tante Sylvie : je pratique l'inceste ? Oui, c'est là où je nique ma mère. Car je sais qu'ils sont morts, tout comme ma tante Sylvie, mais s'il vit, c'est différent.

Claude, je la vois depuis peut-être 5 ou 6 ans à Aubervilliers. Elle est originaire d'Haïti. Elle a des problèmes avec l'un de ses gosses (16 ans environ maintenant) qui a été étiqueté psychotique par le CMPP. Quelque part, est-ce que cet enfant nique sa mère ? Voilà une question. Elle me racontait les problèmes qu'il a, son gamin, à l'école : il est trop brut de décoffrage, il dit ses pensées sans détour ; et comme, depuis quelques années, les filles commencent à l'intéresser, il se fait régulièrement rembarrer grave (= castrer) parce qu'il leur propose tout de suite de niquer. Il lui arrive même d'avoir quelques gestes déplacés, voire quelques violences à l'égard des autres garçons qui se moquent de lui. De plus, il confie tout à sa mère. Sans doute est-ce là un témoignage de ce que l'inceste ne passe pas forcément par l'acte de niquer. Sans doute n'y a-t-il là aucune barrière, aucune grille fermée au niveau d'une parole dépourvue de censure.

Nous avons fait un travail important là-dessus elle et moi, et nous avons découvert que le père de son autre garçon, le père spirituel (car elle n'a jamais niqué avec lui) était quelqu'un de très bien qu'elle a toujours beaucoup admiré tandis que le père de cet enfant à problèmes, c'était son mari qui les a laissés tomber et a toujours été en dessous de tout. La comparaison des deux «pères » est donc terriblement déficitaire en rapport à cet enfant en difficulté. Le prénom de l'autre garçon porte la trace du prénom de cet homme admirable tandis que l'autre ne porte... rien.

Lorsque je rencontre Claude, mon problème est donc d'être à la croisée des chemins : là, je ne suis pas sa mère, je crois que je la désire comme ma mère, la mère qu'elle est de son fils à problèmes ; je suis à la place de ce fils menacé de castration, comme l'indique la dénégation par le phallus noir, qui de surcroît, évoque un Zéro. Elle m'avait dit, un jour, que son prénom ne l'avait jamais préoccupé, mais que, arrivant en France, on lui avait fait remarquer que c'était un prénom de garçon, ce qui l'avait remplie d'aise.

En ce moment elle est bouleversée par le tremblement de terre en Haïti. Elle se démène tant qu'elle peut pour trouver des aides et envoyer un maximum là-bas. Je cherche à la sauver en lui conseillant de se sauver quelque part où un nouveau continent pourrait surgir de l'océan, c'est-à-dire là où un phallus pourrait surgir de rien. Cela ne pourra se trouver bien sûr qu'en cherchant du côté de l'origine, du côté de ce tremblement de terre qu'est la castration. Pour elle, du côté d'Haïti.

En quoi est-ce que tout cela peut aider la progression de l'analyse de Claude et de ses relations avec son fils ? Je n'en sais rien. Comme toujours, ce n'est qu'après coup que les effets de l'analyse se feront sentir. Je reste persuadé que, d'avoir élucidé mon positionnement dans cette analyse, me modifie à mon insu ; les conséquences ne manqueront pas de se faire sentir dans mon nouveau positionnement qui est l'ancien, mais le sachant. Je veux dire que mes interventions à venir porteront fatalement la trace de ce travail. Mais elles ne peuvent être préparées à l'avance, comme si la mise à jour de ce savoir me donnait un surcroît de pouvoir :

dans ce sens là, ce serait passer au discours du maître. Me rendre compte encore une fois du pouvoir de l'inconscient ne peut, au contraire, que me confirmer dans la modestie du discours de l'analyste.

Je considère par ailleurs que ce à quoi mon rêve touche, la castration et l'inceste, sont les fondements de l'être parlant, quelle que soit sa culture. C'est cela dont il s'agit vraiment, au-delà des modalités culturelles de chacun.